



LA SECTION CLINIQUE DE NANTES 2025-2026

Les Leçons d'introduction à la psychanalyse

Malaise dans le lien social

Lecture de Jacques Lacan, « *Le Séminaire*, Livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse* », texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1991.

Séance 8 : Jeudi 9 avril 2026, Chapitre XII « L'impuissance de la vérité » et chapitre XIII « Le pouvoir des impossibles »

« LIEN SOCIAL, VÉRITÉ ET RÉEL »

Par *Françoise Pilet*

Un premier point, important à souligner quand nous lisons Lacan, et lui-même le précise dès les premières lignes de la leçon XII, c'est que même s'il apporte dans ce Séminaire des notions nouvelles, il reste toujours « au ras d'une expérience ¹ » : les écrits de Lacan se fondent sur l'expérience analytique.

Parler du réel, Lacan l'a fait dès le début de son enseignement, il nous le rappelle dans ce chapitre XII ². En effet, l'été 1953, Lacan fait une intervention intitulée « Le symbolique, l'imaginaire et le réel ³ ». Cette conférence précède la rédaction de son texte « Fonction et champ de la parole et du langage » qui marque le début public de son enseignement. Cette conférence est la première présentation de la triade, imaginaire, symbolique et réel. Cette triade soutiendra tout son enseignement « *Jusqu'à en devenir l'objet essentiel* ⁴ » nous précise Jacques-Alain Miller. L'imaginaire, le symbolique et le réel, cette triade est un objet conceptuel mathématique et matériel sous la forme du nœud borroméen ⁵.

Vous trouvez ces lignes dans le petit fascicule *Des Noms-du-Père* dans lequel J.-A. Miller a regroupé deux interventions : « Le symbolique, l'imaginaire et le réel » et la seule leçon du Séminaire *Des Noms-du-Père* prononcée dix ans plus tard, en 1963.

Ce Séminaire *Des Noms-du-Père* avait été interrompu dans des circonstances dramatiques à savoir la déchéance de Lacan du rang de « didacticien » par l'IPA. À cette époque, seul le psychanalyste didacticien était habilité à former des analystes. Lacan ne pouvait donc plus

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 191.

² Cf. *Ibid.*, p. 192.

³ Cf. Lacan J., « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », *Des Noms-du-Père*, Paris, Seuil, 2005, p. 9-63.

⁴ *Ibid.*, p. 7.

⁵ Cf. Lacan J., *Des Noms-du-Père*, *op. cit.*, p. 7, introduction de J.-A. Miller.

former des analystes. Le 21 juin 1964, il fondait l'École française de psychanalyse ⁶. Ce sont là quelques rappels historiques.

Le réel, Lacan en a donc parlé dès 1953.

Quelques années plus tard, il en sort « une petite formule », *l'impossible c'est le réel*, formule empruntée à Koyré et que l'on trouve dans « La science et la vérité », texte de 1966.

La vérité

Le chapitre XII est consacré à la vérité.

La vérité ne veut pas dire la réalité. Trois termes sont à distinguer : réalité (*Realität*), vérité (*Wahrheit*) et vraisemblance (*Wirklichkeit* – *Wirklich* veut dire vraiment).

En 1956, dans son texte « La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse », Lacan introduisait cette prosopopée bien connue : « Moi la vérité, je parle. ⁷ »

Dans « La science et la vérité », il reprend cette prosopopée : « Prêter ma voix à supporter ces mots intolérables “Moi la vérité, je parle...” [...] [c]ela veut dire tout simplement tout ce qu'il y a à dire de la vérité, de la seule, à savoir qu'il n'y a pas de métalangage [...], que nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai puisque la vérité se fonde de ce qu'elle parle, et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire. C'est même pourquoi l'inconscient qui le dit, le vrai sur le vrai, est structuré comme un langage, et pourquoi, moi, quand j'enseigne cela, je dis le vrai sur Freud qui a su laisser, sous le nom d'inconscient, la vérité parler ⁸ ».

Pour l'analyste, la vérité se déploie donc dans la parole. Elle se situe dans les dires du patient, mais pas n'importe quels dires, dans l'émergence de l'inconscient. Pour ceci, il faut laisser le patient parler dire, n'importe quoi, et de ses dires peut émerger quelque chose de l'inconscient. Lacan ne recommande pas d'aimer la vérité, bien au contraire. Il met en garde les psychanalystes à ce sujet. On n'épouse pas la vérité, pas de contrat, pas d'union libre, la vérité séduit mais « pour mieux nous couillonner ». Pour ne pas s'y laisser prendre, il faut être fort ⁹. L'analyste doit s'attacher au savoir et non à la vérité. Car aimer la vérité, c'est être dans une position d'écoute, en oubliant cette attention flottante qui permet de traquer l'inconscient. Si on laisse aller l'association libre, on a une chance que l'inconscient se manifeste et une chance d'attraper non pas la vérité mais un petit bout de savoir, qui nous concerne. Ce sont les formations de l'inconscient qui nous guident vers ce savoir, notre savoir inconscient : lapsus, oubli, symptômes, actes manqués... Ce que l'on obtient, c'est un savoir et non une vérité.

La vérité a plus d'un visage. La première ligne de conduite à tenir pour les analystes, c'est d'être un peu méfiant, « de ne pas devenir tout d'un coup fou d'une vérité, du premier minois rencontré au tournant de la rue ¹⁰ ».

Freud a pu dire que la relation analytique doit être fondée sur l'amour de la vérité, eh bien non, ce qui peut soutenir l'analyse, ce n'est pas la vérité car la vérité fait surgir le signifiant de la mort. C'est la découverte de Freud de la pulsion de mort, « à savoir le caractère radical de la répétition, cette répétition qui insiste, et qui caractérise, s'il en est, la réalité psychique de l'être inscrit dans le langage ¹¹ ».

L'analyse fait surgir un savoir.

⁶ Cf. Lacan J., « Acte de fondation », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 229.

⁷ Lacan J., « La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 409.

⁸ Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits, op. cit.*, p. 867-868.

⁹ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 204.

¹⁰ *Ibid.*, p. 201.

¹¹ *Ibid.*, p. 200.

La vérité et la jouissance

« Moi, la vérité, je parle. » Lacan continue la prosopopée. « Pensez à la chose innommable qui, de pouvoir prononcer ces mots, irait à l'être du langage, pour les entendre comme ils doivent être prononcés, dans l'horreur.¹² » En effet, la jouissance ne parle pas mais quand elle s'exprime à travers les mots alors c'est une horreur. L'actualité nous en donne des exemples.

En 1956 c'est la chose freudienne, en 1966 c'est la chose innommable, à savoir ce que nous rejetons et qui est en nous, cette jouissance, et cette haine. Si « Moi la vérité, je parle » nous indique que la vérité se déploie dans la parole, cette prosopopée indique également que la jouissance est dans le coup, de la famille de la vérité. « Vérité, sœur de jouissance », dit Lacan dans ce Séminaire.

Continuons la lecture du Séminaire. Lacan fait référence à l'animal domestique, au chien par exemple qui n'est pas dans le langage (Lacan excepte les chiens domestiqués). Le chien n'est guidé que par la charogne, les chiens adorent la charogne. Eh bien, la parole peut très bien jouer le rôle de charogne, dit Lacan. Elle n'est pas plus ragoûtante. Mais ce n'est jamais n'importe quand, ni n'importe comment que la parole fonctionne comme charogne et Lacan nous dirige alors vers les discours, notamment le discours du maître et le discours universitaire.

Comment le discours du maître a pu garder son pouvoir ?

À partir de l'émergence de la science moderne et ce qui en est le fondement, les formules et la mesure, le discours du maître a subi une mutation, il s'est transformé en discours capitaliste. C'est qu'« à partir d'un certain jour, le plus-de-jouir se compte, se comptabilise, se totalise. Là, commence ce que l'on appelle accumulation du capital¹³ ».

Le discours du maître, devenu maintenant capitaliste a été docile au discours universitaire. Comment l'expliquer ?

Lacan fait référence à un article que *Le Monde* lui avait demandé d'écrire, un article à propos de la réorganisation de la psychiatrie, à propos de la réforme. Son article n'est pas passé. Il y parlait d'« une réforme dans son trou », ce trou tourbillonnaire.

On trouve ce texte : « D'une réforme dans son trou » dans *La Cause du désir* n° 98.

Le Monde n'a pas passé son article. Et Lacan reprend le terme de charogne : « C'est une responsabilité de véhiculer la charogne dans ces couloirs-là¹⁴ »

Que disait cet article ?

Dans cet article du 3 février 1969, il est question de la séparation de la neurologie et de la psychiatrie. Pour Lacan, la psychiatrie ne va pas s'affranchir du discours de la science en se séparant de la neurologie.

La psychiatrie est sociatrie, dit Lacan, car elle s'occupe des effets ségrégatifs du discours de la science, elle s'occupe de cette fissure sociale qui demande toujours plus de moyens humains et techniques.

Lacan nous fait remarquer que l'introduction des unités de valeurs au sein de l'université est un énorme lapsus qui interprète le fait que le savoir est maintenant au service du marché. Le savoir est comptabilisé en valeurs au service du marché.

Dans cette société de consommation, la valeur du travail est dévaluée. À cette époque, les étudiants manifestent leur aversion pour la société de consommation, tous ces objets de consommation et toujours plus d'objets de consommation ne remplaceront jamais l'objet perdu et sans image, c'est à dire l'objet *a*¹⁵.

La jeunesse ne pourra pas ralentir le tourbillon du marché qui aspire tout ce qui est à sa portée.

¹² Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits, op. cit.*, p. 866.

¹³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 207.

¹⁴ *Ibid.*, p. 196.

¹⁵ Cf. Lacan J., « Une réforme dans son trou », *La Cause du désir*, n° 98, mars 2018, p. 13.

Lacan termine ainsi : « Pour s'y retrouver, il faut savoir que le présent est contingent, comme le passé futile. C'est du futur qu'il faut tenir, [...] que le présent tient ce qu'il a de nécessaire. Le vainqueur inconnu de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande ¹⁶ ».

Hegel

Lacan considère que la phénoménologie de l'esprit c'est de l'humour, de l'humour fou, de l'humour froid et même de l'humour noir. Hegel savait très bien ce qu'il faisait. Par son discours philosophique, il faisait « passer la muscade », et il endormait tout le monde.

Hegel trouve le moyen de faire croire que l'esclave par son travail donne la vérité du Maître. En vertu de ce travail, l'esclave arrive à la fin de l'histoire à un savoir absolu. Ce sont de purs exercices de l'esprit, très drôles, dit Lacan.

Hegel dit que c'est la ruse de la raison qui a dirigé tout cela.

Lacan lui répond, effectivement nous avons affaire à une ruse car il y a toujours quelque chose de rusé dans la parole, quand il s'agit de l'inconscient. Il faut reconnaître, dit Lacan, qu'il s'agit d'une belle ruse, de la ruse du raisonneur, de la ruse de Hegel. Qui peut croire que le travail de l'esclave va apporter un progrès dans son savoir ?

Quelle est la vérité de tout cela ?

Hegel est le représentant du savoir universitaire. En Allemagne, les philosophes se trouvaient à l'université (avant que cela n'arrive en France). À un certain niveau de statut universitaire, on est capable de penser et de faire croire que ces étudiants, « ces petits mignons » qui vont entrer dans l'ère industrielle, dans l'ère du trimage, de l'exploitation à mort, on va les berner, leur faire croire que ce sont eux qui font l'histoire et que le maître est sans importance.

La vérité, la jouissance et la haine

À la fin du chapitre on peut lire : « Que l'on ne me casse pas les pieds à me dire que je ferais bien de faire remarquer à ceux qui s'agitent ici ou ailleurs qu'il y a un monde entre la fausse-couche de la grande bourgeoisie et celle du prolétariat. ¹⁷ » Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est Baltasar Gracian qui nous donne la réponse dans son roman *Le Criticon*.

Baltasar Gracian est né en 1601 en Aragon. Il entre dans la Compagnie de Jésus, à 18 ans il occupe les postes de professeur de philosophie, lettres, écritures, théologie morale. Il se fait très vite remarquer pour son esprit persifleur et frondeur. *Le Criticon* est un roman, une somme de critiques sans pitié de son époque. C'est une allégorie philosophique de la vie humaine. Les héros sont Critile et Andrénio.

Dans *Le Criticon*, un des chapitres se nomme « la Vérité accouche ».

Les deux compères parcourent le monde et conversent. « Remarquez que la vérité en bouche est très douce, mais très peu amère à l'oreille : il n'y a rien de plus doux que de la dire ni de plus désagréable que de l'écouter. ¹⁸ »

Les deux compères se dirigent vers la grand-place où se trouve le palais transparent de la vérité triomphante. Ils entendent des cris : « Gare au monstre ! gare à l'ogre ! sauvez-vous, tous, ça y est, la vérité a accouché, un fils hideux, odieux, abominable ! Il arrive, il vient, il vole ! ¹⁹ »

Dans le chapitre suivant, « Le monde déchiffré », on découvre quel était cet horrible monstre, ce fils affreux d'une mère si belle. C'était la haine, la fille aînée de la vérité. Les deux compères continuent leur chemin polémique, prêts à se dire leurs quatre vérités.

La vérité doit rester cachée. Dès que nous voulons la montrer, la dire, c'est un mensonge. Lacan parle de vérité menteuse. Dès qu'on la découvre, la dévoile, c'est effroyable. Quand nous approchons le palais transparent de la vérité triomphante, la catastrophe arrive.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 207.

¹⁸ Gracian B., *Le Criticon*, Paris, Seuil, 2008, p. 360.

¹⁹ *Ibid.*, p. 361.

Continuons la lecture du Séminaire. Un auditeur belge a envoyé à Lacan des questions, dont celle-ci : En quoi savoir et vérité sont-ils incompatibles ?

« [R]ien n'est incompatible avec la vérité : on pisse, on crache dedans. C'est un lieu de passage, ou pour mieux dire, d'évacuation, du savoir comme du reste. On peut s'y tenir en permanence, et même en raffoler ²⁰ ».

Le réel

C'est un terme introduit par Lacan dans l'expérience analytique. On peut donner au terme de réel plusieurs significations, même si signification est un terme inapproprié pour le réel. Le réel, c'est l'impossible, a dit Lacan, c'est ce qui achoppe, ce sur quoi, on se cogne, ce qui nous tombe sur la tête sans que l'on ne comprenne ni comment, ni pourquoi, c'est la contingence, la surprise tout aussi bien. Bref, le réel est ce qui échappe à la symbolisation.

Le réel dans la psychanalyse est intimement lié au fait que l'homme parle. Une expérience analytique est une expérience de parole. On parle, on parle, on avance de vérité en vérité, on suit des méandres, des parcours sinueux, on revient par certains nœuds, encore une fois, et deux et encore davantage. On a le sentiment de tourner en rond, et effectivement on tourne en rond, autour d'un trou.

C'est pourquoi Lacan parle de l'impossible à dire. À chaque séance, à chaque élaboration sur un rêve, sur un lapsus, une souffrance, même si on a le sentiment d'être allé au bout du bout, il y a toujours un reste, quelque chose qu'on n'a pas dit, qu'on n'a pas réussi à dire, qui n'a pas été dit, quelque chose qui achoppe. Et on revient. On obtient des vérités qui varient. Et à la fin on bute sur une énigme, une « opacité définitive ».

À la fin d'une analyse, on obtient un reste, « le noyau de notre être », précise J.-A. Miller, comme le noyau du symptôme dont parle Freud.

Ce noyau est dépourvu de sens. Il traduit le décalage entre la jouissance et le dire, entre le désir et le dire sur le désir, entre la parole et le corps.

C'est tout cela le réel.

La honte

La honte a disparu.

« Il faut bien le dire, mourir de honte est un effet rarement obtenu. C'est pourtant le seul signe [...] dont on puisse assurer [...] qu'il descende d'un signifiant ²¹ ». C'est ainsi que débute la leçon XIII « Le pouvoir des impossibles » et Lacan termine la séance de son Séminaire en s'adressant à son auditoire : si vous êtes là, présents c'est que vous n'êtes pas trop ignobles, c'est que j'arrive à vous faire un peu honte.

La honte est un affect qui a toute sa dignité. La honte, on en a à revendre, nous dit Lacan. Il conseille d'ailleurs à ceux qui ne le savent pas et qui prennent cet air *éventé*, il faut entendre éhonté, il leur conseille de reprendre une tranche d'analyse et, dit-il, vous buterez à chaque pas « sur une honte de vivre gratinée ²² ». C'est cela que l'on découvre en analyse ²³.

« Je vous ai apporté aujourd'hui la dimension de la honte. Ce n'est pas commode à avancer. Ce n'est pas de cette chose dont on parle le plus aisément. C'est peut-être bien ça, le trou d'où jaillit le signifiant-maître. ²⁴ »

J.-A. Miller a fait un cours d'orientation lacanienne que l'on trouve dans *La Cause freudienne* n° 54, de 2003, intitulé « Note sur la honte », très éclairant pour lire ce chapitre.

²⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 214.

²¹ *Ibid.*, p. 209.

²² *Ibid.*, p. 211.

²³ Cf. *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*, p. 218.

Le regard et la honte

On trouve dans le Séminaire XI, deux occurrences à propos du regard et de la honte.

L'histoire d'une boîte de sardines : Lacan avait vingt ans, jeune intellectuel, parisien n'ayant d'autre souci que l'envie d'ailleurs, d'aller quelque part en Bretagne, de se baigner. Il part en mer avec un pêcheur, Petit Jean. Petit Jean lui montre quelque chose qui brille à la surface des vagues : une boîte de sardines et lui dit : « *Tu vois cette boîte ? Tu la vois ? eh bien, elle, elle ne te voit pas !* »²⁵

Petit Jean trouvait cela drôle mais pas Lacan. Il éprouve même, à ce moment-là, à entendre Petit Jean, un certain embarras. Même si Lacan ne le dit pas, cela suscite de la honte. Lacan précise que Petit Jean pêchait dans sa coquille de noix, à ses risques et périls. Petit Jean est disparu très tôt, comme l'ensemble de sa famille atteint de tuberculose, comme beaucoup, dans ce milieu. Lacan fait tache dans le tableau. Et c'est bien de le sentir, de l'entrevoir qui fait qu'à s'entendre interpellé, Lacan éprouve de la honte.

Autre exemple pris chez Sartre dans *L'être et le néant*.

Imaginons, dit Sartre, que j'en sois venu par jalousie, par intérêt, par vice, à coller mon oreille contre une porte, à regarder par le trou de la serrure. Or voici que j'entends des pas dans le corridor. « *On me regarde [...], je suis atteint dans mon être* ». Derrière ce on, se cache le regard de l'Autre. « *C'est la honte ou la fierté qui me révèlent le regard d'autrui et moi-même au bout de ce regard qui me font vivre* »²⁶.

C'est pour Sartre et pour Lacan, la voix combinée au regard qui porte la honte. Les pas pour l'un, l'interpellation de Lacan par petit Jean pour l'autre.

Ces exemples pris par Lacan dans le séminaire XI sont de 1964. Dans ce Séminaire de 1970, six ans après, Lacan dit : il n'y a plus de honte. Le regard et la voix de l'Autre ne portent plus la honte.

Pour aborder la honte et le fait de mourir de honte, Lacan s'appuie sur François Vatel, qui était maître d'hôtel au service du prince de Condé. En 1671, ce dernier invite la Cour à passer trois jours chez lui. C'est Vatel qui assure le service. Dans la correspondance de Mme Sévigné, on peut lire qu'il n'avait pas dormi pendant douze jours. Il avait prévu dix arrivages de poissons et seulement deux vont arriver. Il est au désespoir. Il monte dans sa chambre et se transperce avec son épée. Lacan prend Vatel comme paradigme de celui qui est mort de honte. Un valet, dit Lacan, qui est inséré dans un monde où il y a du noble.

Lacan place Pascal, Kant et Vatel sur le même plan. Cela peut paraître curieux, mais ils ont tous les trois un rapport avec la honte. Pascal et Kant étaient tourmentés par la honte de vivre et ont tout fait pour faire exister le regard de l'Autre.

Lacan explique que Pascal avec son pari fait un effort pour soutenir l'*ex-sistence* de l'Autre. En l'occurrence pour Pascal il s'agit de faire exister Dieu.

Kant pose des hypothèses à la place du pari pour que la moralité ait un sens, un Autre de la moralité.

Si tous les deux en ont mis un coup pour maintenir l'existence de l'Autre, c'est que l'Autre ne tenait déjà plus le coup. Vatel quant à lui, fait exister un autre tellement consistant qu'il en vient à se suicider.

Honneur et pudeur

Lacan s'adressait à des étudiants de Vincennes. Il joue sur la sonorité Vincennes / obscène car, dit-il, la honte a disparu. Cette disparition fait apparaître l'obscénité.

²⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 89.

²⁶ Sartre J.-P., « *L'être et le néant* », Paris, Gallimard, 1943, p. 299.

Lacan n'était pas tendre avec les étudiants et en même temps, il avait de la sympathie pour eux. Il ne reculait pas à interpréter le moment qu'ils vivaient.

Vatel est mort de honte, mort pour l'honneur. La honte, indique Lacan, est couverte par la pudeur mais exaltée par l'honneur. Vatel était un homme d'honneur. Les étudiants témoignaient d'une absence de honte. Sous leur air éventé, dit Lacan, – il faut entendre éhonté –, ils rencontrent « une honte de vivre gratinée ».

Il y a une honte de vivre derrière l'absence de honte. Les éhontés sont des honteux. Qu'est-ce que cela veut dire ?

La disparition de la honte installe, dit Lacan, un *primum vivere* (la vie d'abord), la vie comme valeur suprême. C'est une vie ignoble, dit Lacan, car sans honte, la vie est sans honneur.

La honte et le signifiant

La honte, dit Lacan, en débutant cette leçon du Séminaire, c'est le seul signe qui indique que le signifiant est concerné dans l'affaire. La honte signifie que le sujet est représenté par un signifiant qui tient le coup, un signifiant-maître, un signifiant qui le tient. Donc la disparition de la honte fait valoir que le sujet n'est plus représenté par un signifiant qui le concerne, un signifiant auquel il tient. C'est grâce à ce signifiant qui le concerne et qui l'arrime au monde que le sujet a une place dans ce monde. Et il se doit de tenir sa place au regard de ce signifiant. C'est ce qui se passe pour Vatel. Il a une fonction, de surcroît une fonction noble. Il est maître d'hôtel du prince de Condé, le plus grand des maîtres d'hôtel du royaume. Comme les poissons n'arrivent pas, il ne peut plus occuper sa fonction dignement, occuper sa fonction avec honneur. Au moment où il ne peut plus occuper sa fonction il disparaît, il se sacrifie au signifiant, dit J.-A. Miller dans son article « Note sur la honte ». Il incarnait ce signifiant « le plus grand des maîtres d'hôtel. » Il se suicide pour ne pas mourir de honte. On peut trouver des burn out qui ont un lien avec la honte et l'honneur.

La psychanalyse suppose un rapport au-delà du *primum vivere*, dit Lacan. Il n'est pas exigé que les sujets se suicident bien sûr. Mais la psychanalyse suppose que l'homme ait un rapport à la seconde mort, c'est-à-dire un rapport avec ce qu'il est en tant que représenté par un signifiant. Pour rien au monde cela ne doit être sacrifié. Celui qui sacrifie sa vie sacrifie tout sauf ce qu'il est au plus intime, au plus précieux de son existence, écrit J.-A. Miller dans son article.

Une analyse procède par désidentifications successives, elle sépare le sujet de ses signifiants-maîtres pour mieux les mettre en exergue. L'analyse amène le sujet à se délester de ses signifiants-maîtres pour aller vers ce signifiant qui lui est propre et qui signe sa singularité. C'est pourquoi la psychanalyse est inséparable du discours du maître, des signifiants-maîtres qu'il véhicule.

Actuellement la parole est ravalée à l'écoute et aux bavardages, elle ne tient plus compte des signifiants-maîtres. Ce sont les *plus-de-jouir* qui sont aux commandes.

« Regardez-les jouir », pouvait dire Lacan. L'actualité nous rappelle jusqu'où mène ce déchaînement du « regardez-les jouir ». L'émission *Loft Story*, le reality-show nous le montre cruellement : Loana, sous les regards sans honte.

Le regard et la voix ne portent plus la honte.

La voie de Lacan est celle du signifiant, de la dignité du signifiant. L'analyse permet de découvrir les signifiants qui nous ont dirigés dans la vie, de se débarrasser de ceux qui ne sont pas glorieux et de respecter les signifiants qui font notre singularité et qui subliment nos plus-de-jouir.

Revenons au titre de ces deux chapitres : « L'impuissance de la vérité », « Le pouvoir des impossibles ».

On dit de quelqu'un ou quelque chose qu'il est impuissant quand il n'a pas les moyens suffisants pour faire, quand il n'a pas le pouvoir.

L'impossible veut dire hautement improbable, chimérique, illusoire, qui ne peut se réaliser qui ne peut exister. Ce qui renvoie aux formules de Lacan : « L'impossible c'est le réel » et « Il n'y a pas de rapport sexuel ». L'impuissant c'est du côté de la vérité. La parole est impuissante à dire le vrai sur le vrai. On ne peut dire le vrai sur le vrai. Dans le parcours de l'analyse, il s'agit d'aller de l'impuissance à l'impossible, de la vérité au réel.

« Ce ne serait pas mal, dit Lacan, si l'analyse vous permettait d'apercevoir à quoi tient l'impossibilité, c'est-à-dire ce qui fait obstacle au cernage, au serrage de ce qui, seul, pourrait peut-être au dernier terme introduire une mutation, à savoir le réel nu, pas de vérité.²⁷ »

²⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 202.